

La Réforme et la fable. Sous la direction de FRANÇOISE POULET et ALICE VINTENON. Préface de FRANK LESTRINGANT. Genève, Droz, « Cahiers d'Humanisme et Renaissance », 2018. Un vol. de 520 p.

Peut-on s'en tenir à l'idée d'une hostilité radicale, définitive, des différents courants réformés envers la fiction ? Le présent volume montre que malgré le raidissement doctrinal des années 1570, qui proscrivent le mélange des fables païennes et de la sainte Écriture, l'attitude des théologiens, des savants et des poètes réformés se révèle, quand on parcourt leurs textes, beaucoup plus complexe, et parfois ambiguë.

Cet ouvrage rassemble des contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à l'Université Bordeaux-Montaigne en décembre 2015, auxquelles se sont ajoutées de nouvelles études. Il comprend, outre une préface de Frank Lestringant et une substantielle introduction rédigée par les directrices du projet, dix-neuf articles répartis dans cinq sections : « Les commentaires réformés des fictions païennes » ; « Fictions évangéliques » ; « La perception de la mythologie : autour de Simon Goulart » ; « Fable, pédagogie et édification » et « La place de la fable dans la poésie évangélique et réformée ». Le contenu de chaque article est présenté, de façon concise et particulièrement claire, à la fin de l'introduction (p. 53-60).

Les contributions embrassent la majorité des courants réformés européens et un empan chronologique large, du XVI^e jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Certaines s'attachent à des figures majeures de la Réforme : Luther pour la contribution d'Antoine Biscéré, Melanchthon pour celle d'Isabelle Pantin, Calvin pour l'article de Ruth Stawarz-Luginbühl, Goulart enfin, qui a l'honneur d'une section spécifique, composée des articles de Teresa Chevrolet, Olivier Pot et Natacha Salliot. D'autres, comme les contributions de Nadia Cernagora, Gilles Couffignal et Audrey Duru, mettent en lumière des poètes méconnus, respectivement Loys Saunier, auteur des *Hieropoemes* (1584), le poète gascon Pey de Garros, ou l'obscur André Mage de Fiefmelin. À côté des luthériens et calvinistes de stricte obédience, le recueil ménage une place de choix aux auteurs évangéliques, comme Rabelais, dans l'article de Nicolas Le Cadet, François Habert, étudié par Adeline Desbois-Ientile, ou Pierre Viret, dont la *Métamorphose chrétienne* est analysée par Mathieu de La Gorce. L'Angleterre anglicane n'est pas oubliée, Padraic Lamb examinant les publications du ministre Stephan Batman. Dans ce vaste panorama, les articles centrés sur des figures isolées alternent agréablement avec des études confrontant plusieurs auteurs : ainsi de celle de Christiane Deloince-Louette, qui se penche sur les commentaires érudits de l'œuvre d'Homère à la fin du XVI^e siècle, ou de celle de Christabelle Thouin-Dieuaide, qui analyse un corpus de sermons de trois pasteurs français, dans la première moitié du siècle suivant. La spécificité réformée des auteurs étudiés apparaît nettement dans les articles faisant le choix du parallèle avec leurs homologues catholiques : on pense à ceux de Natacha Salliot, qui confronte les commentaires de Thévenin et de Goulart sur *La Sepmaine* de Du Bartas, d'Inès Kirschleger, qui étudie l'usage de la métaphore du loup et de l'agneau dans les sermons catholiques et réformés, ou d'Adrienne Petit, qui compare les poétiques romanesques de Nervèze et de Des Escuteaux.

Nombre d'articles insistent sur la polysémie du mot *fable*. L'acception péjorative de « récit mensonger » apparaît chez presque tous les auteurs étudiés. Dans la plupart des contributions s'y surimpose, de façon parfois complexe, le sens de « fable mythologique gréco-latine », clairement distinguée du texte biblique. On ne s'étonne donc pas de l'importance accordée à la réception d'Homère (article de Christiane Deloince-Louette) ou d'Ovide, dont l'*interpretatio* par le gendre de Melanchthon, Georg Schuler, est étudiée par Céline Bohnert, et l'usage qu'en fait Pierre Viret à des fins pédagogiques, par Mathieu de La Gorce. Certains articles emploient le terme dans un sens plus restreint, celui de « fable ésopique », comme la contribution d'Antoine Biscéré, qui étudie l'importance des récits attribués à Ésope dans la pensée de Luther et la polémique confessionnelle chez Erasme Alber ; ou celle de Mathilde

Bernard sur l'activité de Guillaume Guérout, auteur de multiples ouvrages mettant en scène des animaux. Quelques études, enfin, se concentrent sur l'emploi localisé de *fictions* entendues comme des ferments de narrativité particulièrement signifiants dans le cadre polémique, comme la « métaphore couplée » du loup et de l'agneau dans l'article d'Inès Kirschleger, p. 354, ou comme embrayeurs de prosopopées – bien que, comme le notent Alice Vintenon et Françoise Poulet, la Réforme soit très méfiante à l'égard des métaphores, personnifications et allégories.

Dans le cadre d'une réévaluation globale des rapports entre la Réforme et la fable, la plupart des contributions convergent pour signaler une tension entre la condamnation de principe des fables mythologiques, d'une part, et leur utilisation persistante, d'autre part. La première s'appuie sur des considérations théologiques : à l'injonction réformée « *Sola scriptura* » s'associe une défiance envers des récits païens forcément immoraux et impies. Mais cette condamnation, toujours formulée dans les sermons et fréquemment rappelée par les auteurs réformés qui veillent à subordonner le *placere* au *docere* (ainsi de Guérout, p. 308), contraste avec la grande variété d'emplois attribués aux fables mythologiques qu'on observe dans leurs textes. La convocation de récits païens peut se justifier par l'attrait qu'ils exercent sur le public, ainsi amené à entendre des vérités religieuses infiniment plus substantielles : telle est la stratégie du ministre anglican Batman. Elle peut également être mise au service de la polémique confessionnelle, comme dans les fables d'Érasme Alber ou les ouvrages satiriques, échafaudant de complexes fictions pour vitupérer la corruption de Rome, mentionnés par Frank Lestringant dans sa préface. D'autres auteurs réformés légitiment leurs rappels (parfois d'une longueur complaisante) sur la fable antique par l'argument bien connu de la *prisca theologia*, selon lequel les païens ont pu avoir une intuition de la Vérité chrétienne, avant la Révélation ; l'expression apparaît fréquemment sous la plume des contributeurs, notamment au sujet de Simon Goulart et de Pierre Viret. Plus profondément, enfin, la rémanence des fables païennes semble indiquer le pouvoir de séduction persistant de ce corpus gréco-latin. En témoignent les cas de François Habert, dont les efforts pour élaborer une « nouvelle mythologie » concurrente de l'ancienne témoigne paradoxalement de l'attrait de cette dernière (Adeline Desbois-Ientile, p. 200) ; de Goulart, chez qui Teresa Chevrolet décèle une « jouissance de la fable en soi » (p. 240) ; ou de Loys Saunier, dont les *Hieropoèmes* témoignent, selon Nadia Cernagora, d'une « forme de fascination » (p. 407) pour les mythes antiques.

La fable n'est pas seulement l'objet de réécritures plus ou moins troublées et troublantes, de la part des poètes réformés. En raison même de la condamnation théologique dont elle fait l'objet, elle impose une réflexion plus générale sur les conditions historiques de son émergence ainsi que sur les fondements d'une herméneutique moderne. Ne pouvant se l'approprier sans précautions, les auteurs réformés développent en effet au sujet de la fable des approches neuves, dont le recueil souligne plusieurs fois l'importance dans le domaine de l'histoire des idées. L'interprétation des fables païennes est ainsi renouvelée par l'analyse rhétorique des textes replacés dans leur contexte, aussi bien chez Melanchthon, dont Isabelle Pantin rappelle l'importance de la formation humaniste, que chez les commentateurs d'Homère (Christiane Deloince-Louette) et chez Georg Schuler, auteur d'une *Fabularum Ovidii interpretatio* (1555) où Céline Bohnert décèle « une sécularisation du savoir et une naturalisation de l'allégorie » (p. 89). Le développement d'une approche quasi ethnographique de la fable mythologique, considérée à la lumière de l'histoire naturelle naissante par Simon Goulart (ce que rappelle Olivier Pot), conduit par conséquent à une exigence intellectuelle nouvelle dans l'activité d'interprétation. Les auteurs évangéliques poussent cette exigence jusqu'au bout en se servant de la fable comme d'un instrument mettant en lumière les limites incertaines du vrai et du faux ; d'où la nécessité de reconduire inlassablement l'activité interprétative. On songe à Rabelais, qui élabore à plaisir dans *Pantagruel* un feuilletage vertigineux d'intertextes qui ne peut être écrasé sous un seul sens allégorique (Nicolas Le Cadet) ou à Viret, pour qui le jeu

sur la fable est un « « moyen d'avancer des idées intermédiaires » dans un monde instable (Mathieu de La Gorce, p. 331).

Ce ne sont là que des tendances, contredites par d'autres cas singuliers. Aux efforts visant à construire une approche sécularisée de la fiction païenne s'oppose une lecture ouvertement religieuse des textes anciens. C'est le cas de Calvin qui, tentant d'accorder l'Ancien Testament et les sources antiques au sujet de Cyrus, recompose son histoire de façon proprement littéraire, selon une logique providentialiste cautionnée par Hérodote et ses multiples invraisemblances, indices crédibles de l'intervention divine (article de Ruth Stawarz-Luginbühl). Un poète comme André Mage de Fiefmelin, lui, convoque le matériau mythologique au sein de ses *Œuvres* hermétiques, mais dans une perspective quasi mystique : « des oracles et des énigmes proliférants, juxtaposés parfois à des commentaires figurés » sont, selon Audrey Duru, le reflet d'un « état spirituel inédit, celui du fidèle re-né » (p. 439-440).

La variété des positions observables met en lumière les limites auxquelles se heurte, en tous cas en ce qui concerne le rapport à la fiction et à la mythologie, l'idée d'une « poétique réformée », qui serait partagée par tous les auteurs opposés à Rome. Les contributions de ce volume, en traitant un éventail de cas très large, montrent plutôt, selon la formule d'Adrienne Petit à la fin de l'ouvrage (p. 473), la nécessité de « faire le départ entre appartenance confessionnelle et choix poétiques ».

TIPHAINE ROLLAND